

Humanités, littérature et philosophie

Baccalauréat général 2025 — épreuve de spécialité

Métropole, session 2025 (25-HLPJ2ME1)

Corrigé

Interprétation et essai

Première partie (10 points)

Sujet — Première partie — interprétation littéraire

Humanités, littérature et philosophie — session 2025, Métropole, mercredi 18 juin 2025. Durée de l'épreuve : 4 heures. L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé. Chacune des parties est traitée sur des copies séparées. Première partie : 10 points ; deuxième partie : 10 points.

Je ne sais quelles gens

Je ne sais quelles gens fuyant je ne sais quelles autres.
Dans un je ne sais quel pays sous le soleil
et sous certains nuages.

Ils laissent derrière eux leur je ne sais quel tout,
champs labourés, je ne sais quelles poules, quels chiens,
quels miroirs où des flammes se reflètent.

Ils portent sur leurs dos cruches et balluchons.
Plus ils sont vides et plus ils pèsent lourd.

S'accomplit en silence – je ne sais quel dénouement,
dans le tumulte, d'un quignon de pain – je ne sais quel dépouillement,
et puis, d'un enfant mort – je ne sais quel balancement.

Devant eux toujours la même route – pas par là,
le même pont – qu'il ne faut pas,
à travers une rivière bizarrement toute rose.
Autour sans cesse des tirs, une fois près, une fois loin,
au dessus un avion qui tourne un peu.

Il faudrait là un peu d'invisibilité,
de grisaille caillou,
ou, mieux encore, d'absence,
pour un très court instant, voire un tantinet plus long.

Il se passera sans doute, mais alors quoi et où ?
Quelqu'un les accueillera, mais alors qui et quand,
en combien de personnes, avec quelles intentions ?
S'il a encore le choix,
il voudra bien, peut-être, ne pas être leur ennemi,
et leur laisser une je ne sais quelle vie.

Wisława Szymborska, *Vue avec grain de sable*, 1996,
traduit du polonais par Piotr Kaminski.

Première partie : interprétation littéraire (10 points).

Que dit ce poème des victimes de la guerre ?

Corrigé

Introduction Wisława Szymborska (1923-2012), poétesse polonaise, prix Nobel de littérature en 1996, n'a jamais écrit une poésie de tribune : sa manière est l'ironie discrète et la question faussement naïve. « Je ne sais quelles gens », recueilli dans l'anthologie française *Vue avec grain de sable* (1996, traduction de Piotr Kaminski), est un poème en vers libres — vingt-six vers, sept strophes inégales — qui suit une colonne de fuyards, des civils chassés par une guerre que rien ne nomme. Que dit ce poème des victimes de la guerre ? Ce qu'il dit d'abord, dès son titre, c'est qu'il ne sait pas : « je ne sais quelles gens », « je ne sais quel pays ». Comment un

texte qui refuse de savoir qui sont ces victimes parvient-il à dire, mieux qu'un reportage, ce qu'elles sont ? L'indétermination n'y est pas une pauvreté du regard : elle est la vérité même de la condition de victime, et la position éthique du poème. Trois degrés s'y succèdent : des victimes sans nom ni lieu ; des victimes dépouillées jusqu'à ne plus vouloir être rien ; des vies remises au bon vouloir d'autrui.

I. Des victimes sans nom, sans lieu, sans cause : l'indétermination comme condition

Le procédé le plus visible est le retour de la formule « je ne sais quel(les) » : neuf fois dans le texte, une fois dans le titre. Elle porte sur tout ce qu'un récit de guerre précise d'ordinaire — les acteurs (« je ne sais quelles gens fuyant je ne sais quelles autres »), le lieu (« un je ne sais quel pays »), les biens (« leur je ne sais quel tout »), les événements (« dénouement », « dépouillement », « balancement ») et jusqu'à l'avenir (« une je ne sais quelle vie »). Le mot « gens », collectif et vague, sans singulier, fait le reste : aucun nom propre, aucun visage, aucune nationalité. Les victimes sont d'abord cela : une foule que l'on ne distingue pas.

Cette indétermination produit l'universalité. Le pays est « sous le soleil / et sous certains nuages » — n'importe où, sous un ciel quelconque ; l'adjectif « certains » est à lui seul un refus de décrire. Le poème ne parle pas d'une guerre, il parle de toutes : les colonnes de réfugiés de 1940, celles des Balkans dans les années 1990, celles d'aujourd'hui tiennent dans les mêmes vers. Le premier vers ajoute quelque chose de plus inquiétant : « Je ne sais quelles gens fuyant je ne sais quelles autres ». La symétrie coule poursuivants et poursuivis dans le même moule grammatical : les agresseurs sont « quelles autres » gens, des semblables. La guerre n'oppose pas ici des monstres à des innocents ; elle sépare des voisins, et rien dans la langue ne permet de les distinguer.

Reste à comprendre qui dit « je ne sais ». Le locuteur n'est ni témoin ni combattant : il regarde de loin, comme nous regardons ces images. Son aveu est à double fond — honnêteté de celui qui n'a pas vécu cela, mais aussi miroir de notre regard distrait. Ce que le poème dit des victimes commence par ce qu'il dit de nous : nous ne savons pas qui elles sont, et nous ne cherchons pas à le savoir.

II. Le dépouillement : ce qu'elles perdent, ce qu'elles portent, ce qu'elles voudraient être

La deuxième strophe dresse l'inventaire de ce qui reste derrière : « leur je ne sais quel tout, / champs labourés, je ne sais quelles poules, quels chiens, / quels miroirs où des flammes se reflètent ». Le « tout » de ces gens est fait de presque rien — des champs, des volailles, des chiens : une vie humble, et c'est cette humilité qui rend la perte totale. L'énumération s'arrête sur une image qui dit l'incendie sans le nommer : les flammes ne sont pas montrées, elles se « reflètent ». La destruction est vue de biais, car les fuyards ne se retournent pas ; et les miroirs, où l'on se regardait, ne reflètent plus personne : l'image de soi a déjà brûlé.

La troisième strophe tient dans un distique et un paradoxe : « Ils portent sur leurs dos cruches et balluchons. / Plus ils sont vides et plus ils pèsent lourd. » Le premier vers est une notation de reportage ; le second retourne la logique physique : un sac vide ne pèse rien — sauf s'il est le signe de ce qu'on n'a pas pu emporter. Ce qui pèse, ce n'est pas la charge, c'est le manque. La victime est celle qui porte le poids de ce qu'elle a perdu.

La quatrième strophe est la plus violente et la plus retenue. Trois substantifs en *-ment*, en fin de vers comme trois rimes mécaniques, désignent trois événements que la syntaxe disloquée ne dit qu'à demi : « S'accomplit en silence – je ne sais quel dénouement, / dans le tumulte, d'un quignon de pain – je ne sais quel dépouillement, / et puis, d'un enfant mort – je ne sais quel balancement. » Il faut reconstruire : quelqu'un meurt en silence (le « dénouement ») ; on arrache à quelqu'un, dans la bousculade, un quignon de pain (le « dépouillement ») ; une mère berce un enfant mort (le « balancement »). Le fait concret est mis en incise, entre deux tirets, et le nom abstrait porte seul la fin du vers : les tirets sont des trous, et le silence de la strophe est dans sa syntaxe. La gradation va de la vie au pain puis à l'enfant, et le dernier mot, le plus doux, est le plus terrible, puisque le geste de bercer continue quand il n'y a plus personne à

endormir. Mais l'euphémisme est la seule manière de dire cela sans indécence : décrire la mère et l'enfant mort ferait pleurer à bon compte ; ici, le lecteur doit comprendre seul.

La cinquième strophe ferme l'espace : « Devant eux toujours la même route – pas par là, / le même pont – qu'il ne faut pas ». Les incisives rapportent des interdictions dont on ne sait qui les prononce : on dicte aux victimes jusqu'à leur chemin. La « rivière bizarrement toute rose » est un euphémisme de couleur — l'eau mêlée de sang —, et « bizarrement » feint de ne pas comprendre, comme un enfant décrirait ce qu'il voit. Et « au dessus un avion qui tourne un peu » : la litote ramène la menace de mort au ton du bulletin ordinaire.

La sixième strophe formule ce que les victimes désirent, et c'est le sommet du poème : « Il faudrait là un peu d'invisibilité, / de grisaillerie caillou, / ou, mieux encore, d'absence, / pour un très court instant, voire un tantinet plus long. » L'impersonnel « il faudrait » énonce un souhait sans sujet, celui de tous. Ce que souhaitent ces gens n'est ni la victoire, ni la justice, ni le retour : c'est de ne pas être vus, d'être gris et minéral comme un caillou — le néologisme « grisaillerie » dit une matière terne, sans qualité — et, « mieux encore », de n'être pas là du tout. Le vœu de la victime est un vœu de disparition. On songe à Simone Weil, pour qui la force fait de quiconque lui est soumis une chose : ici, la chose est devenue un idéal, et ce sont les hommes qui demandent à être pierre. Le registre familier de « voire un tantinet plus long » mesure le dépouillement : on n'ose demander l'absence que pour « un très court instant ». Dépossédées de leurs biens, de leurs morts, de leur route, de leur visibilité même, ces victimes le sont enfin de leur avenir.

III. Des vies remises au bon vouloir d'autrui : l'avenir en questions, et la pudeur du poème La septième strophe est faite de questions : « Il se passera sans doute, mais alors quoi et où ? / Quelqu'un les accueillera, mais alors qui et quand, / en combien de personnes, avec quelles intentions ? » Une certitude vague, puis un « mais alors » qui la vide en l'accablant d'interrogatifs. Les victimes ont un avenir, mais il est écrit par d'autres : le sujet des verbes n'est plus « ils », c'est « il » impersonnel, puis « quelqu'un ». Les fuyards sont devenus, grammaticalement, les compléments d'objet de leur propre histoire.

Les trois derniers vers disent, avec une ironie glaçante, ce que les victimes peuvent espérer de mieux : « S'il a encore le choix, / il voudra bien, peut-être, ne pas être leur ennemi, / et leur laisser une je ne sais quelle vie. » Tout y est restrictif : la condition (« s'il a encore le choix », car celui qui accueille peut être pris à son tour dans la guerre), le modalisateur (« peut-être »), la politesse retournée (« il voudra bien », comme on accorde une faveur), et surtout la négation : le mieux n'est pas d'être aidé, c'est de n'être pas haï. Le verbe « laisser » est décisif : on ne leur donne pas une vie, on leur en laisse une, comme on laisse un reste. Et cette vie, dernière occurrence de la formule, est « je ne sais quelle » : l'indétermination qui ouvrait le poème le referme, mais elle a changé de sens. Au premier vers, on ne savait pas qui étaient ces gens ; au dernier, ce sont eux qui ne savent plus quelle vie sera la leur.

Reste la manière, qui est une part de la réponse. Ni cri, ni accusation, ni adjectif de pitié ; les mots les plus insistants sont « un peu », « certains », « peut-être », « un tantinet ». Cette écriture de la litote fait le contraire de ce qu'elle semble faire : en minimisant, elle rend le lecteur responsable de mesurer. La littérature peut, dit le programme, « exprimer dans l'écriture la réalité de la violence jusque dans sa dimension d'inhumanité » ; Szyborska y parvient sans un seul mot violent, par le décalage entre le ton et la chose. Cette retenue est une éthique : le « je ne sais » refuse de s'approprier une douleur qu'on n'a pas vécue. Le poème ne fait pas parler les victimes — elles n'ont pas une ligne de discours direct, sinon les interdictions qu'on leur jette ; il les accompagne du regard, à distance, et tient cette distance pour la seule place honnête. C'est en ne sachant pas qu'il refuse, lui, d'être « leur ennemi ».

Conclusion Que dit ce poème des victimes de la guerre ? Qu'elles sont d'abord des « gens », sans nom ni pays, interchangeable entre elles et même avec ceux qui les chassent ; qu'elles sont ensuite dépouillées de tout — de leurs champs, de leur pain, de leurs enfants, de leur

route — au point que leur unique désir est de devenir « caillou » ; qu'elles sont enfin livrées à un « quelqu'un » dont elles ne peuvent espérer, au mieux, que l'absence d'hostilité et une vie « je ne sais quelle ». Mais le poème dit cela dans une langue qui refuse la plainte et l'image sanglante, et cette pudeur est sa vérité la plus profonde : l'indétermination qui semblait une ignorance est la condition même de la victime, à qui la guerre a ôté jusqu'à son identité, et la retenue du locuteur est la seule manière de ne pas lui ôter, en plus, sa dignité. Reste la question que l'essai devra affronter : dans de telles circonstances, que reste-t-il d'humain, et qui en a la garde ?

Ce que le correcteur attend Une copie qui répond à la question posée — *que dit* le poème — et non à une autre (« la guerre dans la poésie »). Une lecture de près : le nombre et la place des « je ne sais quel », la syntaxe à tirets de la quatrième strophe, les euphémismes (« rose », « un peu », « balancement »), le néologisme « grisaillerie », le verbe « laisser » — chaque procédé nommé avec ce qu'il produit, jamais un relevé. Un problème et non un catalogue : l'indétermination lue comme condition des victimes *et* comme position du locuteur. La paraphrase et le pathos ajouté au texte séparent la copie moyenne de la bonne.

Deuxième partie (10 points)

Sujet — Deuxième partie — essai philosophique

Humanités, littérature et philosophie — session 2025, Métropole, mercredi 18 juin 2025. Durée de l'épreuve : 4 heures. L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé. Chacune des parties est traitée sur des copies séparées. Première partie : 10 points ; deuxième partie : 10 points.

Le texte du sujet est le poème de Wislawa Szymborska « Je ne sais quelles gens » (*Vue avec grain de sable*, 1996, traduit du polonais par Piotr Kaminski), transcrit dans la première partie. Il commence par : « Je ne sais quelles gens fuyant je ne sais quelles autres. » et s'achève par : « S'il a encore le choix, / il voudra bien, peut-être, ne pas être leur ennemi, / et leur laisser une je ne sais quelle vie. »

Deuxième partie : essai philosophique (10 points).

Peut-on conserver son humanité dans des circonstances qui risquent de nous en dépouiller ?

Corrigé

Introduction Le mot de l'intitulé vient du poème : ce que Szymborska nomme « je ne sais quel dépouillement », c'est le geste par lequel on arrache un quignon de pain à un fuyard. Dépouiller, c'est ôter à quelqu'un ce qu'il a — ses biens, ses vêtements, ses droits. Le sujet applique le mot à ce qu'il est : son humanité. Le présupposé est donc que notre humanité serait un bien possédé, dont des circonstances pourraient nous priver du dehors.

Encore faut-il distinguer deux sens du mot. L'humanité est d'abord une **appartenance** : le fait d'être de l'espèce humaine, un fait qu'aucune volonté ne révoque. Elle est ensuite un **exercice** : une manière de se conduire en homme — la pitié, la parole tenue, le refus de la cruauté, la reconnaissance d'autrui comme semblable. « Conserver » suppose une possession et un effort ; « des circonstances » désigne ce qui n'est pas nous et qui nous fait, la faim, la terreur, l'exil. La question suppose ainsi que notre humanité dépende en partie de ce que nous ne maîtrisons pas. La réponse spontanée est courageuse : oui, il reste toujours une liberté intérieure, et les grands récits célèbrent ceux qui n'ont pas cédé. Mais c'est une réponse de spectateur : elle juge du dehors ceux qui n'ont pas tenu, et elle suppose la vertu indépendante du froid et de la faim, ce que les témoignages démentent. D'où le problème. Si l'humanité est un fait d'espèce, aucune circonstance ne peut nous en dépouiller et la question n'a pas d'objet ; si elle est une qualité, elle est destructible, et la conserver ne dépend plus de nous. Comment penser une humanité à la fois menacée et inaliénable ? Nous verrons que les circonstances extrêmes détruisent réellement l'exercice de l'humanité, qu'elles ne peuvent pourtant pas nous dépouiller de l'appartenance, et que ce qui se conserve ne se conserve jamais seul.

I. Oui : la force fait des hommes des choses La question n'est pas rhétorique, et il faut commencer par mesurer ce qu'elle a de sérieux. Simone Weil, dans *L'Iliade ou le poème de la force* (1940-1941), énonce une définition qui commande toute la réflexion du siècle : « La

force, c'est ce qui fait de quiconque lui est soumis une chose. » Ce qu'elle analyse n'est pas la méchanceté des hommes, mais un rapport : la force a une logique propre, qui emporte aussi celui qui l'exerce, et le vainqueur qui se croit sans limites devient à son tour l'objet du mécanisme qu'il conduit. Déplacement décisif : il n'y a pas de bons et de méchants, il y a des situations qui rendent l'inhumanité probable — l'impunité, l'anonymat, la disqualification préalable des victimes, la routine administrative.

Le poème du sujet en donne l'image la plus forte. Ces fuyards ne demandent ni la victoire, ni la justice, ni le retour : il leur faudrait « un peu d'invisibilité, / de grisaille caillou, / ou, mieux encore, d'absence ». Le vœu de la victime est un vœu de chosification. La force est allée si loin que la chose est devenue un idéal, et ce sont les hommes eux-mêmes qui demandent à être pierre.

Les témoignages concentrationnaires confirment le fait, et avec une rigueur que le pathos n'atteint pas. Le titre de Primo Levi, *Si c'est un homme* (1947), est une question posée au lecteur. Dans *Les Naufragés et les Rescapés* (1986), Levi décrit ce qu'il nomme la « zone grise » : un espace, dans le camp, où la frontière de la victime et du complice s'estompe, où des détenus sont enrôlés dans l'administration de la mort. Il s'y refuse à juger ceux qui n'ont pas tenu, et il ajoute que les rescapés ne sont pas les témoins complets, parce que ceux qui ont touché le fond ne sont pas revenus. Hannah Arendt, dans *Les Origines du totalitarisme* (1951), décrit la même destruction comme un programme en étapes : détruire d'abord la personne juridique, puis la personne morale, puis jusqu'à l'individualité. Elle montre que l'apatride, privé d'appartenance politique, perd ce qu'elle nomme « le droit d'avoir des droits », et qu'aucune déclaration ne le protège plus dès lors qu'aucun État ne le compte parmi les siens.

Reconnaissons donc le fait : la vertu suppose des conditions — un peu de nourriture, un peu de sécurité, un témoin — et l'on peut être dépouillé de son humanité comme on est dépouillé d'un pain. Mais si l'on peut détruire l'exercice, peut-on détruire l'humanité elle-même ?

II. Non : le bourreau lui-même présuppose l'humanité qu'il nie Robert Antelme, déporté à Buchenwald puis à Gandersheim, soutient dans *L'Espèce humaine* (1947) une thèse d'une radicalité difficile, qu'on rapporte ici sans la citer : il n'existe qu'une seule espèce humaine, et l'entreprise qui a voulu la partager en deux a échoué. Le déporté réduit à l'extrême limite reste un homme, et la contestation même de son humanité prouve que le bourreau la lui reconnaît. L'argument est logique avant d'être moral : on n'humilie pas une pierre ; pour vouloir avilir un être, il faut d'abord le tenir pour capable d'être avili, donc pour un semblable. L'inhumanité du crime tient précisément à ce que sa victime n'a jamais cessé d'être humaine. Le poème dit cela dans sa langue. Il refuse de nommer ces fuyards, mais le mot par lequel il les désigne, « gens », est un mot d'appartenance : vague, collectif, sans singulier, il ne les distingue pas, et c'est pourquoi il ne les exclut pas. Mieux : le premier vers coule les poursuivants et les poursuivis dans le même moule — « Je ne sais quelles gens fuyant je ne sais quelles autres ». Il n'y a pas deux espèces, il y a des gens et d'autres gens. La symétrie qui semblait cruelle est en réalité la garantie d'une communauté.

On peut alors nommer ce qui est inaliénable. Ce que Kant, dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785), appelle la dignité, par opposition au prix : ce qui a un prix peut être remplacé par un équivalent, ce qui est au-dessus de tout prix n'en admet aucun. La dignité ne se mérite pas, ne se perd pas par la faute et ne s'ôte pas par la violence ; elle est le statut, non la conduite.

Une objection sérieuse demeure, et il faut l'affronter plutôt que la caricaturer : une humanité qu'on ne peut pas perdre, mais qu'on peut empêcher d'agir, n'est-elle pas une humanité de mot, une consolation qui ne nourrit personne ? Levi semble répondre cela à Antelme lorsqu'il dit que les vrais témoins sont les disparus. Mais les deux ne parlent pas du même plan : Antelme énonce un droit, Levi constate un fait. L'écart entre eux n'est pas une contradiction, c'est exactement l'espace où quelque chose peut encore être fait — et la question devient : de quoi

l'exercice de l'humanité dépend-il ?

III. Ce qui se conserve ne se conserve jamais seul Le poème donne la réponse en la formulant comme une inquiétude. Tout, dans la dernière strophe, se joue sur un autre que soi : « Quelqu'un les accueillera, mais alors qui et quand, / en combien de personnes, avec quelles intentions ? » L'humanité de ces fuyards ne dépend plus d'eux ; elle dépend de ce que fera ce « quelqu'un ». Le poème ne demande pas aux victimes d'être héroïques, il demande à celui qui les recevra de ne pas être « leur ennemi ». C'est déplacer la question : la vraie affaire n'est pas la force d'âme des dépouillés, c'est la conduite de ceux qui ne le sont pas encore.

Trois formes de ce maintien méritent d'être distinguées. La **petite bonté**, d'abord. Vassili Grossman, dans *Vie et Destin* (achevé en 1962, publié en 1980), oppose aux bontés organisées au nom des États et des doctrines, qui finissent par justifier des massacres, la bonté d'un homme pour un autre : « une bonté sans témoins, une petite bonté sans idéologie », écrit le personnage d'Ikonnikov dans les feuillets que le roman insère. Un morceau de pain tendu à un prisonnier ennemi n'a ni doctrine ni efficacité, et c'est pour cela qu'il résiste : rien ne peut le retourner en programme. L'**attention**, ensuite. Victor Klemperer, philologue juif resté en Allemagne, tient de 1933 à 1945 le journal des mots du régime, publié en 1947 sous le titre *LTI, la langue du Troisième Reich* : examiner chaque jour comment la propagande déforme la langue fut sa manière de rester un homme qui pense. Conserver son humanité est ici un travail patient, non un exploit. La **régularité**, enfin : dans *La Peste* (1947), Camus fait refuser à Rieux le mot d'héroïsme. « Il ne s'agit pas d'héroïsme dans tout cela. Il s'agit d'honnêteté », dit-il à Rambert ; et quand celui-ci lui demande ce qu'est l'honnêteté : « Je ne sais pas ce qu'elle est en général. Mais dans mon cas, je sais qu'elle consiste à faire mon métier. » À Tarrou, plus loin, il dit de même : « Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme. » La formule répond à l'intitulé : rester un homme n'est pas un exploit à accomplir, c'est un métier à faire.

Mais l'individu ne suffit pas, et le XX^e siècle ne s'est pas contenté d'écrire des livres : il a construit du droit. Les conventions de Genève de 1949 protègent le civil et le prisonnier ; la convention du 9 décembre 1948 définit le génocide par l'intention de détruire un groupe comme tel ; la Déclaration universelle des droits de l'homme du 10 décembre 1948 pose des droits qui ne dépendent d'aucune nationalité — réponse directe au problème de l'apatride posé par Arendt. Ces textes ne suppriment pas la violence. Ils font autre chose, et ce n'est pas rien : ils la rendent qualifiable, imputable, jugeable. Conserver son humanité devient alors une tâche politique : maintenir les circonstances dans lesquelles il reste possible d'être humain.

On objectera que ce droit est sélectif et souvent impuissant, qu'il juge les vaincus plus volontiers que les puissants. L'objection est juste et ne doit pas être esquivée ; elle n'annule pourtant pas l'acquis, car une qualification existe désormais, des chefs d'État ont été jugés, et ce qui est nommable n'est plus tout à fait faisable impunément. Surtout, le droit est exactement ce qui manque dans le poème : le « quelqu'un » de Szymborska n'est pas une institution, c'est un hasard, et c'est pourquoi les derniers vers font peur.

Conclusion La réponse tient en trois temps. Aucune circonstance ne peut nous dépouiller de notre humanité comme appartenance : le bourreau qui la nie la présuppose, et c'est ce qui fait son crime. Les circonstances extrêmes peuvent en revanche détruire presque entièrement son exercice, et il serait indécent de le reprocher à ceux qui les subissent, car la vertu n'est pas indépendante de la faim. Enfin, ce qui se conserve ne tient presque jamais à la seule force d'une volonté : il tient à la petite bonté d'un autre, à une attention obstinée, et à des institutions qui font que l'accueil ne soit pas laissé au hasard. Le poème s'achève sur « une je ne sais quelle vie » : cette indétermination, qui dit le dénuement des fuyards, désigne aussi l'endroit précis où notre décision s'inscrit.

Ce que le correcteur attend Un problème, et non un plan pour ou contre : la copie doit distinguer l'humanité comme appartenance et comme exercice, faute de quoi elle se contredit sans le voir. Des exemples qui travaillent : Weil, Antelme, Levi, Grossman ne sont pas des noms

à citer mais des positions à faire dialoguer, et l'écart entre Antelme et Levi vaut mieux qu'un accord fabriqué. Le texte du sujet doit être mobilisé, non résumé : le caillou, le « quelqu'un », le verbe « laisser ». Une objection sérieuse examinée sans caricature. Et la retenue : le pathos sur les camps ou les réfugiés est ici la faute de goût qui coûte le plus cher.